PREMIERE SERIE. — N° 10. MENSUEL L'EXEMPLAIRE : 16 PAGES - 30 FR. DECEMBRE 1952

CONTRE COURANT

L'INVITE DU LUNDI

S'IL y a similitude de titre ne croyez pas toutefois qu'il s'agisse là d'un film. C'est, tout simplement, l'annonce d'une visite qui vous sera faite, *dès le* 19 *janvier* de l'an prochain, chaque lundi. Celle de *Contre-courant*, qui devient hebdomadaire et dont vous serez chère lectrice ou cher lecteur, l'hôte accueillant.

J'avais écrit le 15 décembre 1951 à un millier de camarades environ, de ceux qui suivaient notre propagande depuis longtemps, pour leur dire en gros ceci : « J'ai réglé les dettes chez notre imprimeur, nous allons pouvoir repartir et mettre sur pied un organe de libre discussion, ce qui manque terriblement dans nos milieux. Ce sera dur, il faudra tenir coûte que coûte, j'aurai besoin de votre aide constante, pécuniaire surtout. »

Vous me l'avez accordée, généreusement, et je vous en remercie. Le bond que nous allons faire à présent n'est plus un saut « périlleux », le tremplin est solide. Seul le coup de jarret doit être plus puissant puisque notre désir est d'aller plus loin.

La table des matières de notre première série, qui se termine avec le présent numéro, est suffisamment édifiante pour que je n'insiste point sur l'accueil chaleureux qui fut réservé au journal par des écrivains, journalistes, camarades venant de tous les horizons antiétatistes, non-conformiste et de pensée libre. Le bilan financier qui suit cet exposé ne l'est pas moins. Et cela nous indique la route à suivre malgré les injures, les menaces, les mensonges, les violences.

Votre invité du lundi se présentera donc chez vous, tel que vous le connaissez, sur huit pages. Une large enquête a recueilli la quasi-unanimité des suffrages quant au format qui permet de conserver le journal facilement, avec une pagination qui, en fin de série, le présente comme un volume ayant place dans la bibliothèque. Nous traiterons, à quelques-uns, dans ses colonnes les questions d'actualité avec plus de facilité qu'auparavant ; de nouvelles rubriques naîtront, d'autres, qui furent nécessaires avec le mensuel, apparaîtront moins souvent. Enfin nous ferons pour le mieux et ce n'est point fanfaronnade que d'affirmer que du côté rédactionnel nous aurons qualité et quantité.

Le rôle de cette équipe sera de replacer le mouvement qui a tendance à se dévoyer sur la voie naturelle, qui lui est propre, celle de l'antiétatisme, de la lutte contre l'autorité néfaste à tout point de vue. Aussi d'affirmer notre tendance pacifiste qui n'attend rien des Eglises ni des gouvernants. Tâches premières, suffisantes pour cette seconde étape, qui sera suivie d'une troisième l'an prochain.

Le point névralgique, je ne vous apprends rien en cette occurrence,

réside dans le financement. Il est moins lourd du fait que personne n'émarge, que tout est accompli par nous-mêmes dans les conditions les plus économiques possibles, que l'argent reçu paie l'imprimeur, le papier, le loyer et les frais absolument inévitables. Tout coûte cher aujourd'hui pourtant, même l'indispensable.

En bref, pour cette seconde série, qui portera sur la période 19 janvier-fin juin, nous comptons fermement que se renouvellera, dans les mêmes proportions, l'aide fournie durant 1952. Cette seule assistance nous permettrait de doubler le cap de justesse. C'est déjà pas mal.

J'ai la conviction que la machine mise en route en février dernier, qui a gagné de la vitesse en ces derniers temps, va rouler encore plus vite. Que l'hebdomadaire entraînera à nos côtés pas mal d'hésitants, qu'il incitera nos amis à un effort de prospection, de propagande, plus suivi et ainsi plus efficient. Que le mal que nous allons nous donner — car croyez-le bien ce n'est pas une petite affaire — ne sera pas fourni en vain.

« Que chacun fasse selon sa bourse », disions-nous dès le premier numéro. 163 abonnés de soutien, au 20 novembre, ont fourni près de deux cent mille francs; 147 abonnés de propagande ont frisé les soixante-quinze mille francs, le reste étant apporté par les abonnements simples souvent majorés d'une souscription, par les vendeurs au numéro, les acheteurs de librairie. Nous avons pu ainsi paraître régulièrement, pénétrer toutes sorte de milieux, y recueillir des sympathies.

Un slogan qui avait la faveur des compagnons avant 1914 disait à peu près ceci: « Si le journal intéresse il doit vivre de l'effort de ses lecteurs. » La preuve est donc faite; pour sa part *Contre-courant* a intéressé.

Nous voilà en décembre. Si vous avez reçu la première série complète — à peu d'exceptions près — vous avez à vous réabonner. En ce mois d'étrennes truffé de dépenses « pour faire plaisir » — les seules qui le font à vous-même — n'oubliez point votre invité du lundi. Offrez-lui à l'avance la valeur du verre de café ou de vin, selon la région, réservé à l'ami fidèle qui vient vous entretenir de choses et d'autres. Et même, si vous êtes en fonds, celle d'un repas d'anniversaire sous la forme d'un abonnement de soutien.

Vous ayant dit tout cela à quoi bon, maintenant, d'insister.

Louis LOUVET.

P. S. — Je remercie ici, en bloc, les amis qui se sont inquiétés des suites de l'algarade signalée dans le dernier numéro. Ne dramatisons rien, ce fut relativement bénin. Sauf en intentions...

BILAN DE FIN D'ANNÉE

pour la période s'étendant du 1er juillet au 30 novembre 1952

RECETTES

En caisse le 30 juin 1952 ..... Fr.	88.250
Abonnements, réabonnements et souscriptions ..	106.055
Vente au n° et dépôts	6.315
Fonds de librairie C.Q.F.D. (liquidation du)	27.140
Total des recettes	227.760

DEPENSES

Impression et papier (n° 6 à 10 inclus)	171.350
Envois aux abonnés, services, prospection	8.950
Transports du journal	1.080
Loyers	11.600
Frais de poste divers et envois à l'étranger	10.530
Frais divers	2.680
Total des dépenses	206.190

En caisse le 1er décembre 1952 ..... 21.570 francs.

Partis avec une encaisse de 29.500 fr. le 15 décembre dernier nous aurons certainement atteint ce chiffre le 15 prochain, ne serait-ce que par les règlements des dépositaires. Tout est payé pour les dix numéros parus. Reste à assurer les hors-série que nous devons à nos abonnés et qu'ils recevront au début de l'année 53. Nous pouvons aborder l'épreuve de l'hebdomadaire avec optimisme après ce premier galop d'essai.

TOUS LES LUNDIS

CONTRE-COURANT 34, rue des Bergers Paris-15e

Téléphone: Ségur 09-68

ANIMATEURS: **Louis LOUVET** et **André MAILLE**

MODALITES DES ABONNEMENTS

à la seconde série (janvier-juin 1953)

ABONNEMENT SIMPLE. — *France et Union française :* 300 fr. (24 numéros); 160 fr. (12 numéros). — *Extérieur :* 380 fr. (24 numéros) expédition groupée tous les 15 jours.

ABONNEMENT DE PROPAGANDE. — CINQ CENTS FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros et un versement au fonds spécial de prospection, diffusion, propagande.

ABONNEMENT DE SOUTIEN. — MILLE FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros, une aide pour le lancement de l'hebdomadaire et un versement au fonds spécial de prospection, diffusion, propagande.

ABONNEMENT D'ESSAI. — CENT FRANCS, envoi de huit numéros. (Ce genre d'abonnement est surtout destiné — à notre avis — à faciliter ceux de nos amis qui veulent intéresser à notre propagande des personnes susceptibles ensuite d'y adhérer elles-mêmes.)

ENVOI DES FONDS *nominalement* à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris (15e). Compte chèque postal 880-87 Paris, même adresse.

Fleurs et épines...

Quand il m'arrive de me mêler à la foule, j'avoue que j'ai des nausées! Cela me dégoûte de la voir toute à sa folie, je souffre de constater son inconscience et qu'elle ne recherche nullement les mobiles de ses actes. J'éprouve de la peine à la voir toute à ses impulsions, et, cependant, lorsque je réfléchis, je suis bien obligé d'observer que mes gestes, et la plupart de mes actes ressemblent tant soit peu à ceux que je reproche à cette masse.

Pourquoi cette anomalie, *me dira-t-on?* Pourquoi critiquez-vous, si vous n'êtes pas capable de réagir contre cette ambiance.

Pourtant, chaque jour, on voit nombre d'individus se dresser et prêcher la lutte contre les passions, contre les préjugés et aussi contre les tares, les causes directes et indirectes de cette autorité que nous détestons!

Ah! ce mot Autorité! En a-t-il fait couler des flots d'encre, en a-t-il suscité des polémiques, des luttes en tout temps et dans tous les partis, dans tous les milieux. On se demande quels sont ceux qui n'ont rien à lui reprocher? Rares, très rares, même les plus inconscients, ceux qui ne se sont pas révoltés lorsque cette autorité agit trop brutalement, trop directement sur eux. Lorsqu'ils sentent la trique trop lourde, trop dure, alors ils protestent, ils regimbent. Ce n'est pourtant pas par raisonnement. Mais non! Car s'il leur arrive de réussir à éloigner cette contrainte, ils se courberont aussitôt sous une autre, différente, quotidiennement. A nouveau ils s'agiteront, discuteront à l'infini, l'aboutissant sera zéro.

Avouons que souvent nous ne faisons pas mieux. Dédaigneusement nous critiquons les autres mais nous sommes aussi stupides. A notre façon, voilà tout. Eux, ont une certaine excuse, car il n'est pas donné à tous l'occasion de s'éduquer, de s'instruire selon ses goûts. Quant à nous qui, soi-disant raisonnons, nous qui nous disons déterministes, nous qui dénonçons et combattons l'autorité sous toutes ses formes, qu'avons-nous réussi à faire?

Certes nous avons posé des jalons. Je ne parlerai pas des théories à ce sujet, il y aurait beaucoup à dire, les théoriciens pour la plus grande part étant incapables de bien des gestes pratiques. Mais cette vie qu'ils préconisent?

Il serait temps qu'une grande partie de cet idéal se concrétise, il faut faire un grand effort pour tenir la métaphysique à l'écart. Etre bon dialecticien ou habile théoricien est intéressant, mais il faudrait essayer de mettre debout quelque chose de tangible.

Je n'ignore pas que des essais ont été tentés, pratiqués, qu'ils ont échoué pour diverses raisons. Ce n'est pas suffisant pour se décourager et rétrograder, pour se laisser aller. Nous nous devons de sortir de l'abstrait.

Maurice IMBARD.

L'Amérique et la liberté

LA PEUR DES IDÉES

La loi d'immigration américaine qui a été élaborée au cours de ce dernier demi-siècle n'est pas seulement inhumaine, parce que viciée par les plus absurdes préjugés de race, mais elle est aussi ridiculement obtuse en ce qu'elle est fondée sur une invincible peur des idées, encore plus stupide. Préjugés, peur et absurdité ont été codifiés en bloc dans la forme la plus exaspérée et la plus exaspérante par la loi McCarran votée au congrès le 27 juin 1952, et connue sous le nom de McCarran-Walter Immigration Act.

Cette dernière version aggrave tous les défauts des lois précédentes. Du point de vue ethnique elle exclut en pratique les Asiatiques comme appartenant à une race inférieure susceptible, par sa fécondité et par la sobriété de ses mœurs, de contaminer la pureté caucasique et d'abaisser le standard de vie de la nation américaine. Elle codifie l'immigration des Européens selon une hiérarchie de valeurs morales au sommet de laquelle sont placés les Anglo-Saxons (les grands aryens blonds de la mythologie hitlérienne) et au dernier rang les petits bruns pullulant dans les régions centro-orientales de l'Europe méditerranéenne.

Du point de vue idéologique, les législateurs américains, à l'aube de ce siècle, commencèrent à élever une barrière contre les anarchistes considérés comme indésirables parce que négateurs de l'Etat sous toutes ses formes. Ils apparaissaient alors comme la dernière expression de la criminalité. Ensuite, au fur et à mesure que les éléments réactionnaires prenaient le dessus, avec les anarchistes furent classés les syndicalistes, les communistes, les socialistes... et enfin les fascistes et nazis que l'on crut opportun d'éliminer du territoire.

Les choses en sont arrivées à un tel point que l'arbitraire n'a plus de limites. Tout récemment, le chef du département de la Justice, James-P. McGranery, attorney général des Etats-Unis, et dignitaire du Vatican, menaça un artiste de grande renommée, Charlie Chaplin, qui réside légalement aux U.S.A. depuis une quarantaine d'années, et qui a contribué, plus que quiconque, au succès d'une des plus grandes industries du pays.

Personne n'est donc plus à l'abri des représailles du parti ou des hommes qui sont au gouvernement ? Personne !

Un des caractères les plus scandaleux et répugnants de cette loi est d'être rétroactive. Elle menace d'expulsion tous ceux qui, nés à l'étranger, auraient pour un motif quelconque, la malchance de tomber en disgrâce quel que soit le prétexte, quelle que soit la durée du séjour aux Etats-Unis. Un homme arrivé dans le pays, très légalement, à l'âge de deux mois ou de deux jours est susceptible d'être expulsé si la police fédérale réussit à découvrir qu'il a appartenu à un groupe anarchiste ou communiste ou simplement libéral non-conformiste, même une seule journée, vingt ou trente ans auparavant. Pas de limites à la rétroactivité de la loi.

On se souvient sans doute de ce soldat américain, rescapé des camps de concentration nazis et de la guerre de Corée, auquel la nationalité américaine fut refusée parce qu'il ne croyait pas en Dieu. Il n'a pas encore été question de l'expulser pour athéisme, mais ce n'est probablement qu'un oubli des législateurs de la grande république. Les naturalisations, d'ailleurs, n'ont plus ce caractère de permanence qu'elles avaient autrefois. La loi McCarran autorise leur annulation, suivie de la condamnation et l'expulsion des naturalisés dans tous les cas où il peut être démon-

tré que le naturalisé a appartenu à une organisation mentionnée sur la table de proscription établie par le département de Justice fédéral.

Actuellement ces tables comprennent plusieurs centaines de noms d'organismes totalitaires, c'est-à-dire fascistes ou bolchevistes. Mais le département de la Justice est libre d'y inscrire les noms jugés bons d'y ajouter et aussi d'en biffer d'autres. A ce sujet, l'attorney général McGranery a fait une déclaration dans une interview concédée à la presse le 2 octobre 1952, au cours de laquelle il déclara que les pratiques pour annuler les naturalisations d'une centaine de récidivistes avaient commencé. Il se serait engagé à « libérer le pays de la présence des communistes naturalisés et de continuer activement les expulsions des communistes étrangers. En 1952, trente-deux de ceux-ci auraient déjà été expulsés » (*Times*, 3 octobre).

Naturellement, la persécution et l'expulsion des « communistes », c'est-à-dire de personnes professant les idées ou adhérant au parti communiste — organisation qui jusqu'à présent a une existence parfaitement légale — constituent des faits incompatibles avec le principe de la liberté de conscience et d'association garanti par la constitution des Etats-Unis, mais si arbitraires qu'ils soient, donner aux gouvernants la faculté illimitée d'élargir cette catégorie jusqu'à y comprendre qui bon leur semble l'est encore bien plus.

On a commencé par exclure et déporter les anarchistes de nationalité étrangère et l'on est arrivé en moins d'un demi-siècle à menacer d'expulsion un... Charlie Chaplin, comédien indépendant, apolitique, et... millionnaire.

Les Américains qui ont tant soit peu de cervelle et d'amour-propre ont justement honte de cette monstruosité qu'est la loi McCarran. Le président Truman lui-même s'est déclaré contraire à sa promulgation et, quand elle fut adoptée, il refusa de l'accepter comme une chose irrévocable. Il nomma une commission d'enquête et d'étude de la question, composée de personnalités dont le conservatisme ne pouvait être mis en doute. Presque toutes les personnes qui eurent l'occasion de déposer devant cette commission se trouvèrent d'accord pour déplorer l'existence de la loi McCarran et pour réclamer son abrogation. Entre autres, le sénateur Lehman, lequel dénonça comme intolérable et liberticide aussi bien la substance que la procédure de cette monstruosité juridique, signalant particulièrement ses effets rétroactifs et son caractère raciste. (*Compass*, 1-10.)

Par suite de la clôture de l'immigration libre, qui exista jusque vers 1920, l'entrée aux Etats-Unis d'étrangers professant des théories proscrites a sans doute diminué. Pour la même raison plusieurs centaines ou peut-être plusieurs milliers d'individus ont été déportés ou expulsés, quant aux idées mêmes elles n'ont pas cessé d'entrer dans le pays par la voie de la presse, de la radio et de la correspondance privée, ni de circuler et d'en sortir dans toutes les directions sans rencontrer beaucoup d'obstacles.

On ne supprime pas les idées par la force des lois. On peut même dire que les tentatives de suppression et de persécution accélèrent leur diffusion. Les idées socialistes et anarchistes se sont répandues dans le monde entier malgré les précautions des gouvernants grâce à l'abnégation et aux sacrifices des militants.

Les idées ne peuvent être vraiment combattues que par des idées meilleures et plus idoines à contenter la satisfaction des besoins matériels et spirituels de l'humanité. Si les privilégiés de l'ordre politique et économique présent étaient vraiment convaincus de la supériorité des principes sur lesquels repose cet ordre, ils ne craindraient pas la contradiction. En recourant à la violence, ils se déclarent, en substance, vaincus sans combattre. En outre les idées qu'on a tenté de supprimer excitent la curiosité des intelligences vives, des cœurs généreux, des caractères forts qui ont confiance dans l'avenir du genre humain. La preuve en est donnée par le fait que les exactions des fascistes et des nazis ont favorisé l'expansion inespérée du bolchevisme qu'ils désiraient contenir entre la Pologne et la Sibérie. Ainsi le fanatisme clérico-bourgeois de la réaction américaine finira par le favoriser, lui assurant des succès ultérieurs par le fait de ses persécutions inquisitoriales qui, après tout, sont d'autant plus conformes au système bolchevik qu'elles sont plus contraires aux principes libéraux d'une constitution démocratique.

L'Adunata dei Refrattari.

OU l'on discute l'on se voit

PERMANENCE. — Vous rencontrerez les animateurs de *Contre-courant* les mardis, jeudis et samedis, de 15 h. à 18 h., à la permanence qu'ils tiennent, 11, rue de Sévigné, Paris (4e), métro: St-Paul.

AMIS D'E. ARMAND. — Dimanche 7 décembre à 15 h., au Bouquet du Trône, 8, avenue du Trône (métro: Nation) André Dez sur: *Diderot et Stendhal, un parallèle?* Contradiction assurée.

CENTRE DE RECHERCHES PHILOSOCIALES. — Tous les mercredis à 20 h. 30, Salle G, Sociétés savantes, 28, rue Serpente (métro: Saint-Michel). MERCREDI 10 DÉCEMBRE: Peut-on faire une synthèse des tendances individualistes et communistes anarchistes par Louis Louvet et P.-V. Berthier; MERCREDI 17 DÉCEMBRE: La révolution anarchiste est-elle possible? par Maurice Joyeux. Interventions de Ch.-Aug. Bontemps et Pierre Lentente. Réunion suivante le 7 janvier 1953.

CONFERENCES « DEFENSE DE L'HOMME ». — Le second vendredi de chaque mois, à 20 h. 30, *Salle des Sociétés savantes*, 8, rue Danton (métro: St-Michel). VENDREDI 12 DÉCEMBRE: Face à la guerre deux impostures: celles du Parti communiste et de « Paix et Liberté ». Le vrai pacifisme par Robert Jospin. — VENDREDI 9 JANVIER: Les Forces secrètes de l'anarchie par Ch.-Aug. Bontemps.

AMIS D'HAN RYNER. — Dimanche 14 décembre à 15 h., café de la Gare, 3, place Saint-Michel, Marcel Ner sur: *Philosophie orientale et philosophie de Han Ryner.*

MARSEILLE. — *Groupe anarchiste:* tous les lundis réunion à 18 h. 45, 12, rue Pavillon, 2e étage. *Correspondance à André*, même adresse, sans autre mention.

BELGIQUE. — Le 2 novembre a été formée l'*Association commune libertaire de Belgique* qui rassemble des camarades de toutes tendances. Le texte d'un tract a été adopté tirant l'enseignement des révoltes militaires d'août dernier (texte qui figurera dans *Contre-courant* du 19 janvier). Renseignements à Lepape Alfred, 50, rue Camille-Moury à Dour (Belgique).

L'hebdomadaire publiera dans cette rubrique toutes les annonces qui lui parviendront des groupes sympathisant avec les idées développées dans le journal (groupes libertaire, de libre-pensée, syndicalistes apolitiques, d'études et de recherches, conférences, etc...). De préférence envoyer les communiqués avant le jeudi midi. Que les secrétaires de groupe en prenne note.

Si vous en avez les moyens souscrivez un abonnement de soutien

Ce qu'il faut dire

à propos des conférences publiques et contradictoires

La propagande — orale ou écrite — est une technique dont le propagandiste risque de devenir le prisonnier s'il n'en fait pas la critique. Cette mise en garde ne s'adresse à personne en particulier, mais porte sur le principe même des meetings et conférences convoquant un large public. On y traite de thèmes très généraux et, par conséquence, embrassant des sujets extrêmement vastes qu'il devient nécessaire de simplifier outre-mesure. Pour s'affirmer sur un public, dont l'attention risque d'être partagée ou défaillante, l'orateur doit se mettre en état de transes émotionnelles, ce qui n'est pas toujours compatible avec la pure recherche de la vérité. Il doit, comme un acteur, rechercher et souligner certains des faits, dont il constate la portée immédiate sur la foule et, par là même, il est conduit à négliger les objections et les doutes que l'esprit d'examen lui présente, afin de s'attacher à un but d'efficacité pure: la conquête du public et le succès du meeting. Il lui arrive de transposer ainsi sa pensée sur un autre plan que celui de l'*élucidation* des problèmes: le plan de l'*élimination* des problèmes, le plan de la *croyance*. A cet égard, il peut se trouver conduit à une sorte de double jeu. Aucune « croyance » n'est absolument sincère dans les termes mêmes où elle est publiquement affirmée, lorsqu'il s'agit d'entraîner des conversions et des convictions. Sur chaque point affirmé en thèse générale des réserves et des nuances intimes sont passées sous silence. On le voit c'est ici le principe même de ce qu'on nomme généralement la propagande qui est mise en cause. Non que la propagande ait à être condamnée en tout et pour tout, comme relevant du mensonge par omission, par simulation et par *exhibition*, pourrais-je dire, mais il importe que le propagandiste soit conscient des *dangers* que sa spécialisation, son talent, les joies mêmes de son pouvoir sur les foules lui font courir, intellectuellement et moralement. Et je crois qu'il est bon de replacer la propagande dans un ensemble d'activités plus vaste, que l'on peut appeler *l'éducation*, — en y comprenant bien entendu celle de *soi-même*. C'est ce que Pelloutier appelait, il me semble, la « culture du moi », une tâche liée dans son esprit, non pas au narcissisme des égocentriques, mais à l'action des syndiqués et des militants et aux buts mêmes du mouvement ouvrier.

N'oublions jamais que la *propagande*, ou, ce qui revient à peu près au même, la *vulgarisation*, est l'œuvre d'une pensée qui se simplifie, qui cache ses incertitudes, dissimule ses ignorances et voile aux regards ses contradictions. Elle n'est donc qu'un moment, et un moment presque négatif, dans l'effort que font les « moi » pour s'aborder, se confronter, s'enrichir et s'affirmer l'un par l'autre. La propagande orale de *masses* me paraît avant tout un moyen de publicité, une façon d'attirer l'attention, de secouer l'inertie, de surmonter certaines préventions et certaines défiances, pour entrer en contact. Mais au-delà de certaines limites, elle ment à son propre rôle, parce qu'elle déçoit et fait se replier les individualités les plus exigeantes en matière de sincérité et de vérité, celles qui sont pourvues de cette sensibilité intellectuelle particulièrement aiguisée qui se rencontre à tous les niveaux de la culture mais qui est la base de toute culture vraie. Or, ces individualités-là sont celles dont la confiance est la plus précieuse et la plus difficile à mériter, car ce sont des individualités *libres*. Celles-là, je dirais volontiers qu'un peu de propagande les attire, mais que beaucoup de propagande les repousse. On ne les retient pas sans dommages pour elles et pour le mouvement, parce que cela les corrompt. Nous avons connu dans nos rangs bien des personnalités brillantes et pleines d'initiative, qui ont assimilé en quelques mois l'évangile du propagandiste et qui sont devenues, sans difficulté, des orateurs, des agitateurs, des conférenciers riches d'espoir. Seulement, maîtres du système, ils ne se souciaient pas de se poser en toute rigueur les contrastes qui naissent à chaque pas, lorsque le schéma se heurte à la réalité de la vie. Ils les négligeaient provisoirement, par goût de la propagande, mais ils savaient bien au fond qu'ils ne les avaient pas surmontés. Et le résultat, c'était par exemple l'aveu d'un de ces enfants prodiges qui fit jadis parmi nous une apparition du genre « étoile filante » : « *Au fond, je ne pense pas, je parle* ». Sympathisant avec nous, ce très jeune conférencier avait appris notre langage, mais comme une approximation très lointaine de la réalité, de la vérité. En lui l'unité du moi, la cohérence entre la pensée profonde et la pensée publique, qui s'étale en surface, était ruinée. Il est passé à quelque parti de masses et je l'ai perdu de vue. Il y a en France des centaines de milliers de gens qui ont été touchés par la propagande des nôtres. Beaucoup, à la voix d'un Sébastien Faure, d'un Ch.-Aug. Bontemps, d'un

Lecoin, d'un Louvet, d'un Lapeyre, se sont reconnus anarchistes d'intelligence et de cœur.

Mais une fois acquis les rudiments de la pensée libertaire, se pose la question de savoir comment y faire entrer la substance de la vie, la réalité de tous les jours, et par là même, comment en déduire un guide de pensée et d'action pour aujourd'hui *plutôt que pour la société future.* Or il est inutile de se faire des illusions à ce sujet : la plupart des orateurs et des conférenciers de notre mouvement — depuis cinquante ans et davantage — n'ont répondu à cette exigence que très imparfaitement. Ils se sont répétés, à l'occasion des événements d'actualité, sans pénétrer plus avant dans la réalité sociale et individuelle; ils ont commenté la vie de tous les jours avec facilité, parfois avec brio, mais superficiellement. Ils ont été les interprètes d'un parti pris qui est peut-être le meilleur des partis pris possibles, mais qui les dispensait d'avoir à *prendre parti.* En ce qui concerne la *culture du moi,* les centaines, les milliers, les dizaines de milliers d'adeptes et de convertis sont restés pratiquement, après de vagues semailles, peu actifs et livrés à leurs propres forces. Une fois en possession de la clé du système ils sentaient obscurément la nécessité de passer à son application, sans se rendre compte, pour la plupart que, sur ce terrain, ni les brochures, ni les journaux, ni les conférences de propagande ne leur étaient d'un grand secours. Peut-être les groupes offraient-ils l'exemple vivant d'une manière de vivre véritablement libre et fraternelle ? Là encore, il a fallu déchanter. Ces groupes n'étaient exempts d'aucune des imperfections que l'on rencontre dans n'importe quel groupe humain, et le contraste entre l'idéal et la réalité n'en était que plus amer. Alors ces camarades, à qui la propagande n'était plus à faire, et qui gardaient précieusement en eux l'écho de la parole entendue, parce que c'était l'écho de leurs expériences et de leurs aspirations en un sens très général, devenaient, je ne dirai pas des inactifs, ni des isolés, ni des individus en stagnation, mais des gens qui avançaient à leur façon dans la vie, sans rien devoir, sans rien apporter non plus de bien palpable à l'existence de ce qu'on nomme le mouvement sans doute parce que ce mouvement s'est trop exclusivement occupé de propagation ou de propagande de quelques vérités élémentaires — solides soit — mais appuyées sur des raisonnements parfois contestables, et qu'il a négligé, tout au moins chez nous, de prendre corps à corps les nécessités et les réalités de la vie, sur le plan éthique, sur le plan intellectuel, sur le plan pratique des besoins à satisfaire. L'actualisation de nos idées est encore, en très grande partie, à penser et à faire, je ne dis pas seulement depuis cinquante ans, mais peut-être depuis un siècle, ce qui explique, chemin faisant, pourquoi il est utile de se retourner vers un passé plus ancien que la Ire Internationale elle-même, afin d'établir nos tâches dans leurs véritables perspectives.

Or, voilà que pour la première fois à ma connaissance, au lieu de rechercher simplement la contradiction et l'interrogation dans une conférence publique comme une occasion de réfuter brillamment les contradictions et d'éclairer les interrogations de façon à mériter des applaudissements, il semble que l'on recherche, pour ainsi dire, l'opposition *pour elle-même,* afin d'élargir la vision du conférencier tout autant que celle des auditeurs. Compléter ou rectifier ses connaissances, reconnaître de nouveaux obstacles, sonder des résistances et leurs raisons d'être, devoir surmonter des difficultés inaperçues, c'est là pour un orateur quelque chose de très intéressant et je pense que nous devons tous féliciter Robert François qui a eu l'idée de cette réunion fraternelle de critique et de mise au point mutuelle; une réunion où il n'y a ni juges ni censeurs, ni professeurs ni augures savants, ni vaste auditoire intimidant, ni contradicteurs acerbes — une réunion véritablement consacrée à la culture du moi, au perfectionnement et à l'éclairement de l'un par l'autre et de chacun par soi-même. Les auditeurs d'une conférence se trouvent ainsi invités à la discuter, et en quelque sorte à la refaire, à égalité avec le conférencier. Et loin de se sentir menacé dans son privilège de tribun du peuple, de militant chevronné, de prêtre de l'idée, notre orateur d'avant-hier nous encourage ici à ne pas le ménager, à ne pas ménager sa thèse, à nous faire même les « avocats du diable », parce que le diable c'est l'esprit de révolte et de libre-examen (1).

C'est là un gage d'espoir; c'est là un heureux recommencement.

André PRUDHOMMEAUX.

(1) Les conférences « Défense de l'Homme » sont reprises dans ces conditions le dimanche qui suit la conférence proprement dite donnée aux Sociétés Savantes.

Accompagnée de commentaires qui se veulent être désobligeants — et qui ne relèvent que de sa faculté d'oubli — G. Michaud, en réponse à la note insérée dans notre dernier numéro nous fait tenir par lettre recommandée les lignes suivantes

A la suite du communiqué passé par le groupe de Nice dans le dernier numéro de Contre-courant, *et qui voudrait être infâmant à mon égard, je dois dire que complètement libre, n'appartenant à aucune organisation, j'ai dû me défendre contre les calomnies d'hommes désireux de reprendre sans indemnité une propriété — base de la communauté — dont ils n'étaient pas les seuls propriétaires.*

Je me tiens à la disposition de tous ceux qui ont besoin de renseignements, comme je n'ai jamais essayé de me défendre devant une commission de conjurés. G. Michaud, Domaine de la Brague, Plascassier (A.-M.).

Pour nous l'incident est clos.

PRÉCISIONS SUR UN POINT D'HISTOIRE

L'AFFAIRE LEFEBVRE, LEPETIT, VERGEAT

Lefebvre, Lepetit et Vergeat avaient été à Moscou, un an avant moi. Le souvenir de leur passage était donc tout frais. La délégation syndicaliste française fit une enquête auprès des milieux officiels sur l'organisation du retour des trois camarades d'aventure. Ses conclusions furent que l'on n'avait pas fait tout ce que l'on devait pour ceux qui étaient morts dans la mer de Mourmansk.

Mais, j'eus une autre source d'information; celle de René Marchand, figure admirable qui, correspondant à Moscou du *Journal des Débats*, rompit avec son journal et avec son monde pour se rallier « à la formule de la révolution sociale ».

Il avait très bien connu les trois camarades. Il affectionnait plus particulièrement Lefebvre. Celui-ci, sorti lui aussi de la bourgeoisie, manquant de culture sociologique et d'esprit critique, discutait souvent avec Lepetit et Vergeat, qui n'acceptaient pas bien des choses. Mais, il était honnête, sincère, enthousiaste. Il prenait part au Congrès de l'Internationale Communiste auquel Marcel Cachin et Frossard, jusqu'auboutistes jusqu'au dernier moment, venaient d'adhérer. Il ne pardonnait pas à ces deux politiciens retors leur adhésion à la « der des der ». Aussi se dressa-t-il indigné lorsque, au cours d'une séance du Congrès, les deux compères apparurent à la tribune et déclarèrent qu'ayant été chargés d'organiser en France le parti communiste, ils feraient tout pour être dignes de la mission qui leur avait été confiée.

Tandis que le Congrès applaudissait à tout rompre, Lefebvre se dressa, protestant de ce qu'on ait confié une telle tâche à ces hommes, demandant la parole. On le fit taire et l'on passa outre. Mais Lefebvre que Zinovieff « ne pouvait pas voir », me disait René Marchand, dut prendre bonne note.

C'est que, malgré son adhésion à peu près aveugle, Lefebvre n'était pas de ceux dont on pouvait disposer sans réticences, tandis que les deux coquins qui devaient se faire pardonner bien des saletés, étaient prêts à toutes les courbettes; Cachin surtout qui avait voté les crédits de guerre pendant toute la tuerie.

D'autre part, Lepetit que Lénine n'avait pu convaincre dans une entrevue qu'il eut avec lui, et Vergeat n'avaient pas cédé un pouce de leurs positions libertaires.

Or deux congrès importants allaient avoir lieu en France. L'un à Tours, où le parti socialiste devait fatalement se scinder et d'où allait naître le parti communiste; l'autre à Orléans qui devait fixer l'orientation de la C. G. T. Lefebvre, intelligent et bon orateur, pouvait troubler la cuisine des moscoutaires; Lepetit et Vergeat qui revenaient de Russie et jouissaient d'une grande estime dans le mouvement ouvrier, pouvaient faire de même à Orléans. Il fallait donc — et c'est l'hypothèse la moins grave — que les trois militants ne pussent arriver à temps pour prendre part aux deux congrès. Et tandis que Cachin et Frossard dûment nantis de faux passeports, pouvaient rentrer directement en France par la voie directe Varsovie-Berlin-Paris et commencer leur tournée de propagande pour préparer leur victoire, Lefebvre, Lepetit et Vergeat étaient envoyés, sous prétexte de difficultés de passage, vers la mer de Mourmansk.

Prenez une carte et regardez quel invraisemblable détour cela représente. Le voyage à Mourmansk dura cinq jours dans des trains qui n'avançaient pas, dans un wagon où les trois hommes mouraient de froid, où ils étaient « comme des cochons », écrivait Lefebvre à René Marchand. Puis quand ils furent sur la côte, au lieu de trouver prêts les moyens qu'on leur avait promis pour traverser le golfe et les mener en Norvège ils ne trouvèrent rien.

Zinovieff, bras droit de Lénine, pour l'activité révolutionnaire internationale, avait pourtant assuré personnellement que tout serait prêt. Lefebvre lui écrivit donc sur-le-champ, mais n'obtint pas de réponse; il écrivit de nouveau et n'eut pas plus de succès. De nombreux jours passèrent. De guerre lasse, il écrivit à Marchand qui, connaissant Trotsky, s'en fut lui soumettre le cas. Trotsky pouvait agir comme un Galliffet, il n'avait pas une âme de flic. Il s'emporta contre ce procédé et ordonna, par télégramme, que l'on mît au service des trois hommes, tout ce qui leur était indispensable pour la traversée.

Hélas! entre temps, pressés de partir coûte que coûte, Lefebvre, Lepetit et Vergeat avaient, avec leurs faibles moyens, frêté une petite embarcation, bien insuffisante en cette période d'équinoxe. Leur guide ne savait pas plus naviguer qu'eux. Ils partirent et ils disparurent. Je ne peux en dire davantage.

Certains camarades, à qui j'ai raconté les faits, m'ont demandé si ces trois camarades n'avaient pas été simplement assassinés. Rien ne me permet de l'affirmer. Mais, en toute conscience, rien ne me permet de le nier absolument. Ce crime ne serait pas pire que d'autres déjà commis par la Tchéka, dont Dzerjinsky, l'homme à tout faire de Lénine, était le commissaire supérieur.

Lénine, Zinovieff, Dzerjinsky (1), tel est le trio responsable de la mort de Lefebvre, Lepetit et Vergeat. Victor Serge savait aussi cela, car René Marchand ne lui avait rien caché. Mais il l'a couvert, comme il a couvert la mort de Lew Tchorny et de Fanny Baron, tout en s'en indignant quand il en parlait d'homme à homme avec un militant de l'opposition.

Gaston LEVAL.

---

(1) Ce dernier s'occupait, avec le service compétent, de la partie technique des passeports et des passages de frontière. Voici, d'autre part, un incident qui donnera une idée des pratiques de la Tchéka à cette époque.

Plusieurs camarades de diverses nationalités étaient allés, par leurs propres moyens, en Russie. L'un d'eux, un anarchiste espagnol nommé Duran, nous fréquentait assidûment, il avait une chambre à l'hôtel Lux. Dans cette chambre, deux lits, dont un inoccupé. Quelques jours avant son retour, un individu se présenta et lui demanda d'occuper le lit vide. Duran accepta. L'individu entrait et sortait librement dans la chambre. Duran obtint un faux passeport et revint.

Mais, à la frontière, la police russe l'arrêta, le fit descendre, fouilla sa valise, ses vêtements, les doublures de ceux-ci, lui regarda jusque dans l'anus. Elle cherchait visiblement quelque chose et ne trouvant pas, laissa le voyageur repartir.

Arrivé à Berlin, Duran eut un jour la surprise de trouver dans la poche supérieure de son veston, un papier très mince que la police, par miracle, n'avait pas découvert. Il y avait un texte russe, Duran le détruisit. Mais, il comprit que ce papier avait été mis dans sa poche par l'occupant du deuxième lit, certainement un tchékiste; que c'était cela que la Tchéka cherchait à la frontière et qu'il aurait été arrêté et fusillé pour activités contre-révolutionnaires, si *la preuve écrite* glissée dans sa poche, avait été trouvée.

MOBILISONS NOS FORCES

PAR une persévérante méthode, les grands Etats se prétendant civilisés préparent la guerre totale. Ils n'hésitent pas à l'envisager présentement sous les aspects suivants : chimique, bactériologique, nucléaire.

Après avoir encouragé une prolifération indésirable, nos grands destructeurs issus de l'Ecole de guerre préconisent l'usage de moyens meurtriers ne portant que peu de dommages aux constructions dont l'utilisation leur est nécessaire pour poursuivre leur œuvre inhumaine. Au moment où l'ampleur des blocs envisage la mobilisation des hommes, des femmes et des adolescents, il paraît donc nécessaire de procéder à une mobilisation des forces pacifistes, répugnant au massacre.

Il est inutile de montrer l'horreur que peuvent nous causer les moyens scientifiques rappelés plus haut. A la propagande ouverte menée par les organismes officiels pour convaincre les futures victimes du sanglant holocauste qui se prépare il nous faut opposer la défense de la personnalité humaine si peu respectée. Mettons d'abord en évidence le mensonge de la vanité de la mort glorieuse tant prônée par les plumitifs paraissant persuadés qu'ils pourront échapper au drame qu'ils préparent. « Nous avons cessé d'être des cannibales, nous cesserons bien un jour d'être des héros » a-t-on dit avant la dernière tuerie. Efforçons-nous de stigmatiser les funestes propagandes qui nous font, au contraire, retourner au cannibalisme, par le danger de famine consécutif aux guerres modernes.

Dans l'état actuel des compétitions pour la possession des matières premières, nous voudrions éveiller l'attention de ceux qui participent à une superproductivité les conduisant au chômage et à la guerre. Après les heures supplémentaires, consacrant le principe d'une rémunération insuffisante, le ralentissement industriel qui se manifeste présentement devrait faire revivre la combativité de la masse des spoliés de toujours. L'éducation qui a permis l'acceptation de la préparation d'armements nécessaire au maintien d'une domination décadente, peut se retourner contre ceux-là mêmes qui paraissent triompher de l'avilissement regrettable que l'on enregistre présentement.

Quand on songe que c'est avec les actuels moyens de production que se constituent les stocks immobilisés en vue de la prochaine hécatombe, on ne peut s'empêcher de songer qu'une attitude résolue, sans recourir à des moyens violents, pourrait annihiler les progrès de la machine de guerre qui s'élabore dans l'ombre propice des chancelleries et des états-majors.

Point n'est besoin pour cela de recourir aux moyens destructeurs utilisés par les organisations de résistance au cours du dernier conflit. Bien qu'ils se soient trouvés fort honorés à l'époque, nous n'éprouvons aucune admiration pour les hauts faits qui contribuèrent à aggraver une situation déjà alarmante.

La guerre à la guerre doit s'inspirer de méthodes nouvelles qui, basées sur le recul constant qu'apporte tout conflit en même temps que sur les inutiles désastres physiques et moraux qu'il occasionne, doivent rendre impossibles l'ouverture d'hostilités. Désirées par les dirigeants, elles sont réprouvées par la masse des exécutants éventuels parce que contraires à toute règle d'humanité.

Que l'on ne perde pas davantage de vue, le danger que présentent les actuelles divisions des masses populaires risquant de dégénérer en guerre civile; celle-ci devant satisfaire les désirs des maîtres qui, après les combats sans merci où seront sacrifiées les meilleures énergies, auront toute latitude pour manœuvrer les vaincus; de part et d'autre mûrs pour la grande parade finale.

Sus à toutes ces idéologies trompeuses sacrifiant le meilleur des forces pacifistes pour servir finalement les mauvaises causes d'une organisation sociale profondément viciée, appelée à disparaître.

André MAILLE.

LES NOUVELLES PACIFISTES

Rassemblement Universel pour la Paix du Monde

CHARTE FINALE

adoptée au Congrès des 1er et 2 novembre 1952

Faisant appel à tous les hommes et à toutes les femmes de bonne volonté quelles que soient leurs convictions philosophiques, politiques et religieuses.

Soucieux d'affirmer une indépendance totale à l'égard des deux blocs dont l'antagonisme belliqueux menace de précipiter l'humanité dans une guerre nouvelle plus atroce et plus inutile encore que les précédentes.

Le Congrès demande:

I. — Que tous les peuples renoncent aux solutions de force pour résoudre les problèmes internationaux et, comme on avait proposé de le faire après la guerre de 14-18 — mais cette fois avec une entière sincérité — mettent solennellement la guerre hors la loi.

II. — Tant que ce principe ne sera pas devenu la loi des Nations Unies, il conteste à chaque Etat le droit de décider de la mobilisation générale ou partielle et de recourir à la guerre, sans consultation préalable des peuples au moyen d'un referendum placé sous le contrôle des organisations pacifistes.

III. — Considérant que toutes les armes sont également condamnables et que l'évolution de la guerre a privé de toute justification la prétendue protection par les armes, il réclame un désarmement total, universel et même unilatéral, lié à un profond désarmement moral: la politique d'armement et de surarmement n'est plus qu'une cause de monstrueuses dépenses rendant impossible toute amélioration du sort des peuples.

IV. — Affirme qu'il n'y a pas de sécurité collective tant que les Etats auront le droit de s'armer; proclame que le désarmement général est la condition de la sécurité, et rejette l'idée d'une armée internationale même déguisée sous le nom de Police: ce n'est qu'après le désarmement général que le principe d'une police pourrait être admis sous la forme d'une force internationale non-violente.

V. — Reconnaît à toutes les nations le droit d'appliquer chez elles le régime de leur choix, sous la réserve du res-

pect des Droits de l'Homme tels qu'ils sont définis dans la Déclaration universelle des Droits, la méconnaissance des clauses de cette Déclaration, ne devant en aucune sorte être considérée comme un casus belli ou un motif d'intervention dans leurs affaires intérieures. La libération des peuples asservis ne se conçoit que par eux-mêmes et dans le cadre des principes de l'internationalisme prolétarien, c'est-à-dire de l'action solidaire de tous les prolétariats du monde.

VI. — Condamne toute restriction apportée par les gouvernements aux échanges des marchandises, des idées et des hommes entre tous les pays quel que soit leur régime intérieur.

VII. — Contestant la légitimité des décisions parlementaires ou de l'O. N. U. dans tout ce qui touche à la guerre ou à sa préparation et soulignant la force considérable que peut représenter une opinion active, il préconise:

a) une opposition irréductible au vote des budgets de guerre, source des armements;

b) l'organisation d'une vaste campagne pour faire cesser les conflits en cours;

c) la désintoxication des esprits subjugués par les propagandes mensongères semeuses de haine;

d) une répartition équitable des richesses du globe;

e) une politique rationnelle de la natalité pour adapter à ses ressources la population de chaque pays, et l'abrogation de toutes les lois réprimant les propagandes anticonceptionnelles (telles que la loi française du 31 juillet 1920);

f) l'affranchissement des peuples colonisés de l'oppression des métropoles;

g) l'abrogation de toutes dispositions frappant ceux qui se dressent contre la guerre et sa préparation et le vote rapide d'un statut reconnaissant la légalité de l'objection de conscience.

VIII. — Décide de confier à des Commissions spécialisées l'étude des moyens de faire passer les aspirations pacifiques des peuples dans les structures du monde, et prend en considération la suggestion qui tend à l'adoption d'une langue universelle neutre.

IX. — Demande à toutes les Eglises de condamner sans restriction toutes les guerres.

X. — Partisan d'une Assemblée Mondiale des Peuples chargée d'appliquer une Charte des Droits, le Congrès suggère :

a) la désignation par chacun des groupements pacifistes, internationalistes, mondialistes ou universalistes de délégués qui auraient pour mission d'élaborer un projet de charte à proposer au monde; *b*) une réunion de ces délégués à l'échelon national, pour permettre à chaque nation de définir sa conception du droit et de la justice, puis à l'échelon international pour faire une synthèse des différentes définitions élaborées.

XI. —Le Congrès conclut enfin à la nécessité d'établir un Front Universel de tous les hommes et de toutes les femmes décidés à lutter pour assurer le triomphe d'une Paix définitive et, confiant à un Comité de dix membres le soin de faire connaître à toutes les organisations qui œuvrent dans le même sens le résultat de ses travaux, il suggère aux Comités de liaison déjà existants, en particulier à l'I. L. C. O. P. d'appeler à l'union autour de cette Charte générale.

En collaboration avec Mme Odette Meunier qui en a composé la musique, notre dévouée camarade Mme Pauline Deroche vient d'éditer, dans sa forme définitive le Chant Mondial de la Paix. *Les cinq couplets de cet hymne ont fait l'objet d'une traduction en esperanto. Pour tous renseignements s'adresser à* Mme Deroche, *institutrice à Domblans (Jura).*

Non, Hem Day !

D'accord avec votre article précédent, où vous citez textuellement Albert Camus, répondant à l'enquête de *Combat* du 18-10-49 *sur* l'Objection de Conscience.

Par contre, je suis en désaccord avec votre dernier papier. Où avez-vous vu, mon cher Hem Day, que l'on utiliserait les objecteurs comme brancardiers, démineurs, voire pire: dynamiteurs. N'exagérons rien, la proposition de loi n° 3738, annexe au procès-verbal de la séance du 19 juin 1952 déposée par l'abbé Gau et quatre autres députés, reprend point par point, sans en changer une virgule, le projet Philip du 1er-12-49, qui est loin de nous donner entière satisfaction, mais qui a au moins le mérite d'exister.

Au moment où les protestants se serrent les coudes, pour apporter leur solidarité aux objecteurs pour la plupart de leur bord, les laïcs vont-ils se diviser?

J'espère, en face d'une réaction chauvine et militariste, invoquant sans cesse « le péril stalinien » pour mieux faire avaler la couleuvre de la course aux armements, que nous nous contenterons d'un mauvais statut, *plutôt que pas de statut du tout.*

Albert SADIK.
Ex-compagnon de Garry Davis.

VARIETES

La liberté de Raspochel

Laurière, qui est loin d'être un capitaliste, voyageait dans le démocratique Métro, en seconde classe.

Le Métro, c'était son rêvoir.

Il remuait en son cerveau maintes idées destinées à être couchées sur le papier et qui peut-être un jour seraient subversives. You never can tell, *comme dit Bernard Shaw. Oui, sait-on jamais! Et il pensait: « Si Raspochel devient dictateur, je serai coffré pour les avoir écrites. »*

Justement, dans le wagon où il ruminait, en face de lui, vint s'asseoir Raspochel. Maintenant, ils se faisaient face, chacun solitaire sur une banquette. Quelle gueule il avait! Il s'étalait sur son siège, les jambes allongées, occupant toute la place. Laurière fut obligé de faire un demi-tour sur les fesses pour pouvoir lui-même loger ses jambes. Alors l'autre lui fit les gros yeux; il n'était pas content. On devait le subir sans broncher.

Et comme Laurière, lui non plus, n'avait pas l'air satisfait, Raspochel bougonna:

— Chacun pour soi, la liberté pour tous!

Mais pour lui la liberté était à sens unique.

« Que notre destin nous préserve de la dictature de Raspochel! » songea Laurière.

Et il descendit à la station suivante.

Manuel DEVALDES.

DANS LA JUNGLE AUTORITAIRE

Propos d'un Paria

REVES...

La presse, surtout la « coco » et la « cocotisante » fait une large place au compte rendu du procès des membres de la gestapo de la rue de la Pompe.

Car, après tant d'années que nous sommes libérés — qu'ils disent — on n'en a pas encore fini avec ces sortes d'histoires.

Les tristes types qui passent actuellement sous les fourches caudines de la justice militaire sont accusés d'atrocités sans nom à l'encontre de leurs adversaires de la « résistance ». Le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils illustrent d'une façon plutôt fâcheuse les comportements de la bête humaine.

Mais, dans les mêmes journaux où l'on n'a pas assez d'épithètes pour qualifier les crimes des « collabos » on ne souffle mot d'autres procès où les hauts faits de résistants notoires ont été tellement jugés « exagérés » que la justice a dû, à son grand regret, se mettre en branle. Il faut bien le reconnaître, il n'y a pas eu que les « boches » ou « bochophiles » qui ont eu le privilège de se livrer à des actes que les bourreaux de l'Inquisition ne pourraient désavouer.

Que voulez-vous, disent certains, c'était la guerre! Et la guerre justifie tout!

Il me permettront de n'être pas de leur avis et de proclamer que rien ne justifie la guerre.

Et que tous les actes de cruauté qui se sont perpétrés pendant la tourmente, tous les attentats contre la liberté qui continuent à se manifester dans tous les pays du monde *n'ont pas de justification valable aux yeux d'un individu qui veut, pour soi et pour les autres, la liberté de penser, de travailler; en un mot, de vivre en paix.*

Je sais bien qu'à l'énoncé de pareils propos, on se fait traiter de naïf, voire d'imbécile et que, pour être à la page il faut être révolutionnaire *et pacifiste,* libertaire, *mais dans la mesure où vous respectez le code établi par les « penseurs »;* patriote *et internationaliste,* communiste *sans l'être, tout en l'étant,* syndicaliste *bêlant et cofisant, jusqu'au jour où l'élite dirigeante juge qu'il est prudent de mettre de l'eau dans votre vin et de suivre un régime amaigrissant, etc.*

En résumé, l'homme d'aujourd'hui tend à devenir un animal tellement bizarre que l'homme d'hier (ou d'avant-hier) est obligé de se demander si ce qu'il pensait de la liberté, de la paix, du droit à la vie et au travail, du progrès, etc., n'était que pauvres rêves à la mesure du temps révolu de sa jeunesse.

Pierre MUALDES.

SOLUTION BIZARRE

Un député parisien est mort. Ce sont des choses qui arrivent bien que la politique conserve. Le 1er secteur se couvre donc de panneaux destinés aux promesses non tenues. Afflux d'amateurs à la timbale bourbonienne. 24 appelés, un élu! Parmi les petits squales deux « communistes internationalistes », frères ennemis, qui se disputent l'avantage de porter haute et ferme la bannière trotzkiste. Deux, c'est un de trop. Aussi Renard, sinon Frank, a décidé de porter le conflit devant la justice bourgeoise; le Tribunal Civil de la Seine, pour les servir. Astucieux le juge les a priés d'aller se faire lanlaire, les renvoyant à l'électeur qui arbitrera. Pauvre électeur, un souci de plus à son actif. Moins amer que celui de payer ses contributions car, là, il n'est guère possible de s'abstenir. Devant l'urne c'est autre chose et de plus en plus nombreux sont ceux qui s'en foutent.

RUADES

Apprenant, par hasard, que Maurice Hallé venait de subir une délicate opération — prompt rétablissement Maurice — quoi de plus naturel que d'aller voir comment se comporte *la Vache enragée* en son étable durant l'absence du principal fermier. Dès l'arrivée un prospectus nous annonce qu'à *la Vache on est encore en France.* Hum!... pardon meuh! Çà fait tiquer. Enfin, que risquons-nous? Bon programme en fait. Dommage qu'une poétesse à queue de cheval, qui se croit sortie de la cuisse de Jupiter, débite au hasard de sa salade une pièce de vers (!), dédiée au sculpteur d'Action française Réal del Sarte, où il n'est question que de Vierge, d'Enfant Jésus, de bon Dieu, etc. Ailleurs cela se conçoit, à *la Vache* çà vaut un beau zéro. Et que dire de ce vieux chansonnier, émouvant certes par sa trépidante passion pour la chanson, qui débute par du d'Avray et sombre dans *La Madelon* reprise et braillée en chœur par l'assistance. Inutile de proclamer en musique que *la Vache* n'est pas « domestiquée » pour nous servir ensuite une sauce « sabre et goupillon ». Maurice il est temps que tu reprennes les sabots et que tu surgisses « derrière la ch'vaille ». Si tu tardes tu es capable de ne plus la reconnaître *ta Vache.*

LECTURES DOMINICALES

Quelle étrange et insipide littérature les quotidiens spécialisés du dimanche ingurgitent à leurs lecteurs parisiens. Le grotesque du tenant « bourgeois » l'emporte à vrai dire sur l'odieux du « totalitaire ». A force de tirer à la ligne on en est arrivé, le 23 du mois dernier, à étaler sur trois colonnes dans le *Journal du Dimanche* à la « une », cette cocasserie involontaire: « Le gang des wagons postaux ne compte qu'un seul membre, un anarchiste du type Bonnot, dont les policiers possèdent un signalement exact. » Pour un titre çà c'est un titre. Saluez en passant et abordez la lecture du reste. Vous pataugez quelque peu, mais l'habitude est prise depuis la guerre. Notre journaliste-détective dévoile le signalement exact: 40 à 45 ans, 1 m. 69 (quelle précision), bedonnant et par surcroît anarchiste à cause de la littérature qu'il laisse sur le lieu de ses exploits (quelques « déplacements de la matière » ont coûté dix millions aux P.T.T.). Avec çà on n'est pas fauché dirait mon honorable concierge. « Le travail honnête ne paie plus » écrit entre autres le mystérieux « anarchiste bedonnant ». Il faut en effet être, au moins, anarchiste pour proclamer çà. De nos jours où l'honnêteté fleurit, où le travail bien rétribué abonde, où la misère a disparu il faut être un bien mauvais bonhomme pour oser penser des choses pareilles. Sus donc à cet émule de Bonnot, qui prend du ventre grâce à son travail malhonnête, mais qui, à vrai dire, retarde tout de même de deux guerres!

MOWGLI.

ENTRE NOUS

TOUTE PERSONNE ayant conservé correspondance ou documents concernant Francisco Ferrer est priée d'en aviser sa fille Sol Ferrer, 47, rue Monge, Paris-5e.

GROUPE DES AMIS DE SÉBASTIEN FAURE recherche les tomes I et II de l'*Encyclopédie anarchiste.* Faire offres à Pierre Lentente, 55, rue Pixérécourt, Paris-20e.

ROBERT FRANÇOIS a été à son tour agressé. L'animateur des conférences « Défense de l'Homme » blessé est par surcroît calomnié. Il répond dans le bulletin de l'*Entente anarchiste.* Envoi contre 4 timbres de cinq francs à Raymond Beaulaton, 51, rue du Ruaudin, Le Mans (Sarthe).

AVEC L'HEBDOMADAIRE
commencera
la publication d'un récit
historique non romancé:
UN PEU DE CLARTE SUR LES MUTINERIES DE LA MER NOIRE
par des TEMOINS

L'ANARCHISME, HIER ET AUJOURD'HUI

C'est la faute aux anars

Ce qui a manqué à beaucoup d'anars, dans l'histoire du mouvement, c'est la foi dans leur idéal. Certains théoriciens ne furent pas non plus à la hauteur de la situation car ils ne possédaient ni la bonté ni la sociabilité d'un Elisée Reclus ou d'un Sébastien Faure. Très peu savaient comme ce dernier se mettre à la portée du plus simple des compagnons. Sa gentillesse faisait plus pour attirer vers nous que l'attitude hautaine de certains autres. Pierre Martin m'a raconté un jour qu'emprisonné à Clairvaux il aurait préféré faire sa peine en cellule plutôt qu'être en contact permanent avec certains camarades.

Après avoir pénétré l'œuvre des théoriciens beaucoup de compagnons se sont dit, comme moi: « Nous acceptons en bloc « La conquête du pain » et les autres ouvrages de nos « maîtres ». Bien entendu on n'est pas obligé pour cela de dire amen à chaque page de l'œuvre de Bakounine et de Kropotkine. La critique est indispensable pour la création d'accords à réaliser. Mais avant de construire quelque chose de solide il faut d'abord démolir l'Etat et sa malfaisance; c'est peut-être dur à « encaisser » pour certains, mais c'est ainsi.

Car c'est très bien de bâtir des « sociétés nouvelles », dans les pages d'un beau livre, mais faut-il encore qu'on les lise! Pour cela il faut trouver des « diffuseurs ». Où les trouverons-nous. Dans le monde du travail manuel ou intellectuel? Or nous savons que ce n'est pas toujours facile de trouver, parmi les travailleurs, des gens qui veulent bien lire quand on sait qu'il y a des anars qui n'ont jamais donné un coup d'œil à un livre de Proudhon et qui ne connaissent de lui que sa statue.

Il ne s'agit pas de désespérer, il s'agit de constater et d'agir en conséquence. Les militants doivent continuer comme par le passé à faire connaître notre idéal. Nous obtiendrons de bons résultats si nous possédons assez de valeur morale pour savoir nous « imposer ».

A l'atelier et au bureau il faut que notre attitude soit incritiquable. « Si l'anarchie n'a pas pénétré davantage dans les masses c'est de la faute aux anarchistes eux-mêmes. » Entièrement d'accord, on ne le répètera jamais assez.

Mais, dans le mouvement, que d' « oiseaux de passage » de toutes catégories. Quand on a vu l'anarchiste d' « action d'art » André Colomer, finir à Moscou en faisant l'apologie de l'armée rouge. Quand on a vu Ernest Girault, auteur du « Manuel antiparlementaire », devenir candidat député pour le compte du parti communiste comment veut-on que les jeunes qui cherchent à comprendre puissent se tracer une ligne de conduite?

Pour quelques centaines de sincères que de dizaines de rigolos qui ont tout gâché ce que l'on pouvait faire de bien!

Ne revenons pas trop sur le passé, c'est entendu, mais tout de même Jean Grave qui fut un personnage marquant du monde anarchiste pendant la période héroïque n'a-t-il pas jeté une douche glacée sur la tête des antipatriotes en signant le *Manifeste des Seize*, en compagnie de Kropotkine d'ailleurs. Jean Grave qui écrivait à peu près ceci dans la *Bataille Syndicaliste:* « Si les anarchistes avaient voulu entraver la mobilisation et qu'ils aient reçus quelques balles dans la peau, ils n'auraient eu que ce qu'ils méritaient. » Ce n'est pas mal, n'est-ce pas. Qu'en pensez-vous?

Amis doctrinaires et théoriciens — s'il y en a encore — pourront dire une fois de plus: Si l'anarchie n'a pas pénétré davantage... c'est la faute au genre d'anarchistes que je viens de citer, et c'est aussi la faute à de nombreux bons bougres, qui fréquentent les groupements depuis plus de trente ans, et qui n'ont pas encore compris ce qu'est l'anarchie.

Je pourrais conclure par deux lignes de mon ami Lecoin parues dans *Défense de l'Homme:* « Les anarchistes d'à-présent ne possèdent ni le fonds d'idées, ni le cran, ni l'esprit fraternel des anarchistes du passé. » Tout est là. Une amitié profonde, une fraternité sans bornes, une solidarité dans l'action et dans tous les domaines, voilà ce qui nous manque.

Jeunes compagnons, employez cette méthode, cela vous aidera à parcourir la longue route qui mène à la liberté totale.

Pierre LE MEILLOUR.

En guise d'autocritique

Depuis la Conférence du Mans, ceux qui ont entrepris de tracer la « ligne » de l'anarchie, s'emploient chaque semaine à faire la démonstration à leurs lecteurs de la « doctrine sociale de l'anarchie » qui, selon eux, est une école socialiste.

Leur journal nous dit que leur objectif « assurera chacun de vivre dignement dans la mesure où il collabore aux efforts de tous », une telle déclaration est la reconnaissance intégrale de la loi de la majorité et nous y opposerons cette déclaration de Pierre Kropotkine que nous ferons nôtre: « L'anarchie cherche le plus complet développement de l'INDIVIDUALITE, combinée avec le plus haut développement de l'association volontaire. »

Et ces « professeurs » nous montrent qu'il est facile de se prévaloir du titre d'anarchiste sans rien avoir de commun avec l'anarchie lorsqu'ils nous parlent de « discipline librement adoptée ». Les pires réactionnaires, ainsi que les marxistes de tous poils, n'emploient pas d'autres termes pour justifier leur autorité sur les minorités ou plus encore pour permettre à des minorités de gouverner. Pour rompre avec ce qu'ils appellent « des conceptions abstraites » ils vont même jusqu'à reconnaître implicitement la nécessité de la hiérarchie des valeurs. C'est pour cela aussi que nous opposerons aux thèses qu'ils voudraient voir réaliser « l'égalité des conditions », la seule conception anarchiste « l'égalité des besoins ».

L'anarchisme est nihiliste, en ce sens que nous restons persuadés qu'il n'y a rien d'absolu, qu'il n'y a pas de vérité morale et pas de hiérarchie des valeurs. Et nous ne pouvons être d'accord avec ceux qui parlent des « notions abstraites de liberté », car la liberté ne peut être partielle, elle ne peut être que totale, sans cela ce n'est pas la Liberté.

L'anarchisme ne peut être une fin en soi, c'est au contraire la lutte éternelle des hommes qui voudront se débarrasser non seulement de tous les systèmes mais aussi, et surtout, de tous les préjugés, de toutes les idées particulières qui pourraient jeter une ombre sur le plein épanouissement de la Liberté. Pourquoi regretter: « que les premiers théoriciens anarchistes ont cherché à se référer aux opinions de ceux qui les avaient précédés ».

Lorsque il y a 2.500 ans le grec Protagoras déclarait: « que l'homme est la mesure de toutes choses et que les « lois sont d'invention humaine » il posait déjà la première pierre de l'anarchie. Et Protagoras était en son temps déjà bien plus anarchiste que ceux qui veulent légiférer l'anarchie par des statuts sortes de lois qui grandissent ce que nos gens appellent la « Démocratie interne ».

Ce qui prouve que ceux qui ne font rien ne sont pas ceux qui veulent être libres de faire ce qui leur plaît, mais plutôt ceux qui développent des « théories » de discipline et des « méthodes » d'organisation, afin simplement de changer l'étiquette, en laissant le poison dans le flacon.

Raymond BEAULATON.

L'ÉVOLUTION
du socialisme révolutionnaire

II

VERS L'ACTION COOPERATIVE

Il y a longtemps déjà, au commencement de ce siècle, grâce à la sympathie agissante d'Augustin Hamon, de Fernand Pelloutier, d'Emile Pouget (le Père Peinard), de Sébastien Faure, etc., j'ai pu exposer les mérites d'un socialisme libertaire basé sur la pratique du coopératisme généralisé.

A vrai dire, cette propagande ne trouva que peu d'échos dans le monde révolutionnaire d'alors; car, dans l'ensemble, il trouvait l'action coopérative « trop modérée »; puisque la Révolution sociale, ardemment espérée, était « pour demain » en 1906, au dire de certains augures. On sait ce qu'il advint de ces prédictions. Elles ont prouvé, une fois de plus, que souvent le mieux est l'ennemi du bien.

Les anarchistes ont continué, dans l'ensemble, à anathématiser la société bourgeoise. Quant aux socialistes, ils se sont de plus en plus enlisés dans la conquête des pouvoirs publics, avec, comme sanction ultime, les étatisations que nous connaissons. Rares ont été, parmi les vétérans du socialisme ceux qui ont pratiqué et pratiquent l'action coopérative. Ce sont de très honorables exceptions. Ils confirment la règle générale en vertu de laquelle les candidats s'appuient sur les bistrots et les petits commerçants pour obtenir le plus grand nombre possible de voix aux élections.

Les socialistes étatistes ou étatisants et les communistes-anarchistes oublient, les uns et les autres que la Révolution, effectuée, leurs programmes comportent la pratique d'une action coopérative, libre et non imposée.

Et d'ailleurs, au-dessus des programmes il y a la vie qui exige la satisfaction immédiate des besoins essentiels de la masse, besoins qui doivent être apaisés par une production accélérée, sous peine de retourner les mêmes masses contre les auteurs de la Révolution. Et, là aussi. il n'est pas question d'ajourner les solutions. Il faut, *de toute nécessité*, produire, produire. Produire et entraide a dit Pierre Kropotkine. Il ne peut être question de truquer cette inéluctable nécessité. Inutile de compter pour cet objet, sur les anciens dirigeants de la société bourgeoise; mais, alors, par qui remplacer les anciens rouages de la production et de la distribution, sinon par les organismes de la production et de la distribution coopératives, que les révolutionnaires seraient heureux d'avoir sous la main, comme on l'a observé en U. R. S. S. et dans la Chine communiste?

Donc, qu'on le vueille ou non, après la Révolution violente, il faut, de toute nécessité revenir à la norme des sociétés comme des individus; après l'agitation le calme en vue du travail constructif, sous peine de soulever les masses contre le nouveau régime. Et ceci confirme l'aphorisme d'Auguste Comte: « Les révolutions violentes ne sont jamais profondes et les révolutions profondes ne sont jamais violentes » et la morale qui découle de l'observation concernant les révolutions économiques — les seules valables — c'est que sous peine des pires avortements, il faut, pour les mener à bien, *mettre le temps avec soi.*

C'est parce que les romantiques « géants de 89 » et, par la suite, leurs non moins romantiques imitateurs, n'ont pas pu asseoir leurs mouvements sur une solide base constructive, qu'ils ont subi les brutales réactions que nous connaissons et que — ce qui est plus grave — les III[e] et IV[e] Républiques n'ont de démocratique et de républicaine que la façade, puisque la masse n'y possède que ses bras.

Mais, puisque c'est par la Coopération seule que nous pourrons mener à bien la Révolution finale et que nous sommes obligés, *voleusant noleus*, de l'utiliser en vue de réaliser nos fins, pourquoi ne pas nous y consacrer dès à présent sans attendre un hypothétique miracle? La Coopération a le rare mérite de construire, d'ores et déjà, l'embryon de la Société future, en apprenant aux individus à s'associer librement, en dehors de l'intervention de l'Etat et de ses prébendiers qui, par la force des contingences humaines, usent et abusent des pouvoirs que les masses leur concèdent, sans les contrôler.

A. DAUDE-BANCEL.

NOTRE PRESSE

DÉFENSE DE L'HOMME, *route de Saint-Paul, Vence, (Alpes-Maritimes). — Cette sympathique revue achève sa quatrième année d'existence. Elle a été fondée par Louis Lecoin que je n'ai pas besoin de présenter ici étant suffisamment connu dans le mouvement social depuis son geste fameux, dont toute la presse s'empara, lorsqu'en* 1910, *en pleine grève des cheminots, il refusa, lui, prolétaire en uniforme, de marcher contre les ouvriers défendant leur droit à la vie. Pour ceux qui, malgré tout, trop jeunes ou nouveaux venus aux idées libertaires ou syndicalistes, sauraient peu de chose de notre ami, je leur conseille l'excellente autobiographie qu'il a publiée voici bientôt six ans sous le titre* De prison en prison (1). *Sa revue se présente sous* 48 *pages et publie de longs articles sur de multiples sujets dont beaucoup se retrouvent, plus succinctement développés dans* Contre-courant. *Parfois, comme ce fut le cas notamment pour les études de Ch. Aug. Bontemps, c'est un livre complet qui égrène ses chapitres de numéro en numéro. Sa haute tenue, parfois peut-être un peu austère, un peu* Revue des Deux-Mondes, *fait de* Défense de l'Homme *un excellent outil de propagande à l'usage de ceux qui aiment à approfondir les problèmes sociaux.* Abonnement annuel aux douze fascicules: 600 fr.

Peer LAVIRGULE.

NOUS AVONS REÇU: *Valeur de la liberté par Ernestan; Les militants du Syndicalisme universitaire par Louis Bouet; Los Ideas Socialistas en el siglo XIX par le professeur Carlos M. Rama; Marasmes par Gaston Lacarce. J'analyserai ces ouvrages et d'autres reçus antérieurement à la place qui me sera réservée dans l'hebdomadaire.*

(1) Un volume 180 fr., franco rec. 210 fr.

Nouvelles discussions... vieilles discussions...

Je ne serai ni de ceux qui attaquent, ni de ceux qui défendent Ernestan. Je crois, en effet, à sa sincérité et à la lecture de son premier article je disais à un de nos vieux militants anarchistes, sous sa réprobation du reste: « Il est troublant ». Et c'est parce qu'Ernestan récidive que je crois utile et nécessaire d'y répondre. Ils sont troublants, oui, ces deux articles, mais en surface seulement, en lecture courante; par contre si on les dissèque, si on les relit et si on a bien ancré en soi la valeur de la pensée anarchiste, sa conséquence et sa portée, leurs arguments ne résistent pas à l'examen approfondi. En s'attachant directement à la pensée d'Ernestan, j'ai même l'impression que malgré ses affirmations et ses conseils aux libertaires il ne paraît pas posséder une certitude fortement étayée; à preuve, son « profond respect » pour les pacifistes qui ne se payent pas seulement de mots mais qui objectent pratiquement contre la guerre en refusant de la faire. Il va plus loin encore et malgré son argumentation en faveur de l'un des blocs guerriers, il veut rester le « défenseur de l'objection de conscience quelque puisse être la nature de cette objection ». C'est, il faut l'avouer, un peu paradoxal!

Mais comme Ernestan le dit, la question n'est pas entièrement là. J'ai souligné cette contradiction parce que je crois qu'il livre, dans ces deux écrits, son regret. Regret de sacrifier la pureté à une « raison » qu'il qualifie gratuitement d'objective. C'est donc en tant qu'anarchiste que je vais discuter ses arguments puisqu'il leur soumet des directives.

Constatons d'abord qu'à chaque époque trouble, les mêmes questions se posent. Elles se sont posées durant la guerre de 1914, puis au début de la Révolution russe de 1917, puis sous d'autres formes pour nos camarades espagnols pendant leur révolution. Ernestan croit que ses arguments sont nouveaux, actuels, sans précédent. Ceux dont il se sert ne sont-ils pas les mêmes que ceux qu'utilisait Jean Grave en 1922 lorsqu'il défendait sa position d'interventionniste pendant la guerre de 1914: « La victoire du militarisme (allemand), écrivait-il, aurait été, pour un siècle au moins, la mort de toute idée d'émancipation par toute l'Europe, un recul certain de l'évolution humaine. »

Cornelissen à la même époque veut aussi justifier cette même position, et les raisons dont il se servait il y a 30 ans, nous permettent aujourd'hui de nous faire une opinion diamétralement opposée à la sienne et par la même occasion à celle d'Ernestan.

Comme révolutionnaires et internationalistes, écrivait-il, *nous n'avions pas le droit de croiser nos bras, et de laisser écraser la République française et la démocratie occidentale, par les hobereaux prussiens... Certes nous assistons maintenant à une réaction sociale. Notamment dans les pays vainqueurs. Comment aurait-il pu en être autrement, après une guerre mondiale qui dura quatre ans? Cependant, vingt-six dynasties balayées d'un seul coup en Allemagne, l'Autriche délivrée de son empereur, de même que la Russie de son régime autocratique, constituent autant de progrès indéniables pour l'humanité.*

Si nous faisions le bilan aujourd'hui de ces affirmations qu'en resterait-il? Passons à l'anarchiste Pierrot:

Pourrais-je dire que je respire mieux depuis la guerre, que j'ai davantage confiance dans une évolution pacifique des peuples, depuis que l'Europe ne traîne plus, comme un boulet, les empires d'Allemagne, d'Autriche et de Russie? Il y a bien le fascisme et quelques autres dictatures. Ils sont d'importance secondaire, ils sont surtout désagréables pour leurs propres peuples...

Sans commentaires, n'est-ce pas?

Pour en terminer avec les citations, toujours sur le même terrain, voici ce qu'écrivait Aug. Bertrand en 1928 dans « Plus loin »; « *Le seul fruit de la guerre dont on puisse dire qu'il n'a pas été perdu, c'est que la victoire des Alliés a porté un coup mortel au militarisme allemand.* » Je suppose que Bertrand avait changé de point de vue lorsque Hitler prit le pouvoir en Allemagne.

Gardons-nous donc de nous laisser abuser par le mirage du moindre mal. C'est, du reste, une situation impossible pour l'anarchiste, parce que l'idée qui le mène s'attache justement à démontrer, preuves à l'appui, que le moindre mal ramène toujours au pire. C'est parce que les partis socialistes ont été partisans du moindre mal que leurs dirigeants se retrouvent dans beaucoup de pays d'Europe siégeant au gouvernement, devenant les gardiens vigilants du système impérialiste dit démocratique, et ont ainsi, dans le passé, très souvent préparé le lit du fascisme.

La guerre, nous n'avons même pas à en parler au futur, elle n'a cessé d'exister avec plus ou moins de virulence depuis 1870. Sous sa forme toujours actuelle d'impérialismes avides à se disputer les débouchés économiques du monde.

LA GUERRE EST, les puissances s'affrontent en Corée, en Indochine et ce n'est pas parce que nous sommes éloignés de ces champs de bataille que nous devons les minimiser. Pour le Coréen, l'Indochinois, que la guerre soit mondiale ou limitée au territoire sur lequel il vit, LA GUERRE EST, terrible, horrible, monstrueuse. Par peur du stalinisme devrions-nous nous rendre complices de cette ignominie? Sygman Rhe ou Bao Daï sont-ils moins coupables que Staline? Choisir entre les gouvernants qui se disent démocrates occidentaux et les gouvernants qui se disent démocrates orientaux n'est-ce point choisir entre la bombe H et la bombe X? N'oublions tout de même pas que si ceux qui se disent démocrates occidentaux avaient choisi le camp de la liberté et du bien-être pour tous il n'y aurait eu ni Staline, ni Hitler, ni Mussolini, ni Franco.

Que notre combat, contre toutes les guerres, affaiblisse un camp, tant mieux. Si de cet affaiblissement naît notre force, tant mieux. Si de cet affaiblissement surgit la maturité du prolétariat international et sa capacité révolutionnaire, il sera ainsi préparé aux nouvelles luttes à soutenir. Ernestan n'a pas à s'inquiéter, dans le cas d'extension du conflit actuel, nous n'affaiblirons le camp des démocrates dits occidentaux, que dans la mesure où notre puissance sera telle qu'elle nous permettra de nous mesurer avec la pire des réactions serait-elle stalinienne; si par contre notre opposition est faible, le camp des gouvernants démocrates occidentaux nous anéantira avec le même cynisme, la même cruauté, le même irrespect de la personne humaine que le feraient les sbires de Staline. Ils l'ont fait pendant les autres guerres, ils le font en Indochine, en Tunisie, ils l'ont fait en 1939 contre nos camarades espagnols venant chercher refuge chez eux.

Je me servirai d'une dernière citation pour conclure, elle est de L. Fabbri dans la réponse qu'il faisait aux interventionnistes de 1914. Elle est valable pour les interventionnistes en puissance de 1952:

En restant fidèles dans la pratique à la conception anarchiste, en nous y conformant le plus possible, lorsque nous combattons, nous contribuons à résoudre les problèmes

de la liberté et de la civilisation humaine beaucoup plus, beaucoup mieux et beaucoup plus vite qu'en nous mettant en contradiction avec elle. Agir dans un sens opposé à cette conception c'est faire tort à la civilisation et à la liberté et à toute cause bonne que l'on voudrait servir. Une telle attitude ne fut (n'est et ne sera) ni individualiste, ni pacifiste, ni neutraliste, mais « solidariste », anarchiste, révolutionnaire: elle fut (est et sera) la plus humaine de toutes et celle qui s'accordait le mieux à la cause de la civilisation. Le désastre, dans chaque camp, était tel (est et sera) qu'il ne pouvait (ne peut et ne pourra) y avoir aucune raison à quelque moment que ce fut, pour le faire durer une seule minute de plus, quel que dût être (doit ou puisse être) l'éventuel vainqueur. André ARRU.

(1) Il s'entend que je ne m'apparente pas au « 3e Front » qui n'est pas, à mon avis, une position mais un slogan qui, lui, s'apparente au battage.

Prendre nettement position

Je viens de prendre connaissance de l'article d'Ernestan: Les libertaires dans la mêlée. *Tout d'abord, je constate que la position de ce camarade n'est point franche. Ecrire, comme il le fait, « que se déclarer ni pour Truman, ni pour Staline » « est une manière fausse et démagogique de poser le problème » et « qu'il a surtout protesté contre la formule* troisième front *qui, en fait, préconise en temps de guerre, le sabotage des formes armées antistaliniennes » exige que l'auteur prenne nettement position. Or, que je sache, Ernestan jusqu'ici, n'a pas osé recommander l'enrôlement des forces libertaires sous le gonfalon des cohortes atlantiques, conséquence qui, à mon sens, semble découler de tout ce qu'a déjà écrit ce camarade. Inconséquence ou prudence?*

Le stalinisme est l'ennemi n° 1! Peut-être. Mais, en vérité, qui peut assurer que l'ennemi n° 2 d'aujourd'hui ne sera pas l'ennemi n° 1 de demain? Ne suffit-il pas, pour être sceptique sur la valeur morale des gens vers qui incline Ernestan, de savoir que les ferments de violence et d'étroitesse d'esprit réside en le sein du monde capitaliste antistalinien? Certes, j'abonde dans le sens d'Ernestan quand il écrit « de toute façon les structures économiques et politiques du capitalisme libéral sont condamnées »! Mais, cela ne signifie nullement que ledit capitalisme libéral propulse, dans son évolution, des facteurs socialistes libertaires. J'incline plutôt à croire qu'il tend, lentement certes, à concurrencer sur le terrain de l'autoritarisme son adversaire oriental, dont, je le reconnais, il est encore assez éloigné. D'ailleurs, la guerre ne l'o-bli-ge-ra-t-il pas à adopter des formes de lutte qui l'assimileront en quelque sorte aux factotums du « pays du socialisme »? Ce phénomène de mimétisme n'est-il pas inhérent aux conflits humains?

Quant à moi, je vais dire rapidement, sans détour, ma façon d'envisager le problème: je ne crois pas assez en l'homme pour pencher vers l'un ou l'autre bloc, même si l'un des deux est de nature à illusionner par un clinquant pseudo-humanitaire (celui de Tartufe); seuls, les esprits superficiels, les bienheureux et les enthymistes de ce monde peuvent se laisser séduire par le pas de Salomé, dansé par tous les refoulés de l'autoritarisme.

Cette profession de foi individualiste ne convaincra pas plus le camarade Ernestan que ne m'ont convaincu ses articles. Léon CABASSON.

VUE SUR LE MONDE du TRAVAIL

LA REMUNERATION AU RENDEMENT

Les Commissions Paritaires viennent d'être sollicitées pour donner leur avis sur un document émanant du Bureau International du Travail et concernant la « rémunération au rendement ». Pour le comprendre, il faut le placer dans le cadre de toute la publicité qui est faite depuis quelque temps en faveur de l'accroissement de la productivité.

Il paraît que les travailleurs produisent trop peu. Il y a bien quelques millions de chômeurs en Europe, qui voudraient bien pouvoir participer à la production, mais il paraît que ce n'est pas possible, étant donnée la faiblesse des demandes sur les marchés internationaux. La contradiction qui semble résulter de cette double constatation n'est qu'apparente. Car, s'il est vrai qu'il y a du chômage parce qu'il n'y a pas assez d'écoulement, il n'y a pas assez d'écoulement parce que les coûts de la production sont trop élevés et qu'il y a, par conséquent, trop de difficultés à faire une concurrence profitable. La campagne en faveur de l'accroissement de la productivité n'est, en dernier ressort, qu'une campagne en faveur de l'abaissement des coûts de production.

Nos ménagères ne sont pas bien renseignées sur les coûts de production, mais bien sur les prix de vente. Elles sont également d'avis que ces derniers sont trop élevés. Elles voudraient bien consommer davantage et procurer ainsi du travail à tous ceux qui en sont privés. Mais les salaires que leurs maris gagnent pour assurer la production ne leur permettent pas de la consommer. Vous voyez que ce n'est pas si simple. Si vous soumettez ce problème à un fabricant, il vous répondra que ce n'est pas lui qui empoche la différence; que les marges bénéficiaires sont devenues tellement étroites qu'il ne pourrait plus faire la moindre concession. Mais il y a d'autres facteurs qui interviennent dans les prix de vente. Il y a l'Etat, avec une administration dévorante, et puis il y a les intermédiaires. Ces charges parasitaires pèsent lourdement sur les prix de vente. A telle enseigne, qu'une enquête menée récemment sur les marchés français révélait que des produits de la terre se vendaient dix fois plus cher que le prix qui avait été payé au producteur. Si l'on en excepte certains produits spéciaux — les produits pharmaceutiques, par exemple — qui connaissent des écarts encore plus grands, les produits manufacturés n'atteignent pas ces altitudes. Mais il arrive le plus souvent que les intermédiaires tirent un bénéfice plus grand que le prix total payé au fabricant. On voit rarement s'amorcer une campagne contre pareil état de choses. C'est qu'il y a des aspects du problème social qui sont tabous.

Mais lorsqu'il s'agit du travail et des travailleurs, il n'en est pas de même. L'ouvrier gagne toujours de trop et il ne produit jamais assez. D'autre part, le travailleur est sous la dépendance directe de son employeur qui le paie. C'est tellement tentant de le payer le moins cher possible, de rogner son salaire sous l'un prétexte ou sous l'autre. Que peut-il faire? Protester? Pour peu qu'il y ait des chômeurs pour le remplacer, on le mettra à la porte, ce qui lui apprendra à se taire et à se satisfaire de son sort.

Avec les syndicats, il est devenu beaucoup plus difficile de réduire les salaires. Il a fallu se tourner vers d'autres formes d'économies. On a trouvé l'économie des mouvements inutiles: le taylorisme. C'était le grand slogan durant la première guerre mondiale. Notre gouvernement, à l'instar d'autres, envoya aux Etats-Unis des missions scientifiques pour « étudier les moyens propres à introduire en Belgique, après la guerre, les méthodes de travail les mieux appropriées et l'outillage le plus perfectionné en vue d'une reconstitution immédiate de la Belgique et de sa rénovation dans le domaine industriel ». Le travail était disséqué, les mouvements du travailleur mesurés, l'un et l'autre étaient mécanisés en vue d'une production optima. Pendant tout un temps, on ne parlait que de rationalisation. Mais on

avait quand même donné quelque chose en contrepartie: la journée de huit heures de travail. Et les travailleurs pouvaient comprendre que pour compenser cette réduction de la journée de travail, il fallait accroître le rythme de la production. D'autres avantages matériels, les travailleurs n'en trouvèrent guère. Parce que tout au long de l'entre-deux-guerres les ouvriers furent obligés de lutter pour la « péréquation de leurs salaires avec ceux de 1914 ».

Ce qui n'a pas empêché que de 1928 à 1940, il y a eu des centaines de millions de chômeurs industriels dans le monde, qui ne produisaient rien du tout et ne consommaient pas grand-chose. Pendant que d'autres centaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants crevaient de dénûment et de famine. Le taylorisme n'y était probablement pour rien, mais n'apportait pas davantage de remède.

Taylorisme, rationalisation sont passés de mode. Nous en sommes à la productivité. Pour que l'homme puisse consommer davantage, il doit produire davantage: donc accroissez la productivité. Comme c'est simple et convaincant! Et comme on s'y laisse facilement prendre! A tel point, que pas mal de dirigeants syndicaux professent cette vérité, que plus il y a de produits disponibles dans le monde, plus le standing général doit augmenter. Ce serait également une vérité dans une société où la production serait faite en fonction de la consommation. Mais il n'en est pas ainsi. Des populations entières peuvent crever de faim, tandis que des montagnes de vivres pourrissent dans les docks.

Ce n'est que par le truchement du commerce que les biens sont répartis. Ceux-ci sont donc avant tout des objets de spéculation et, si c'est nécessaire, de destruction si la spéculation commerciale l'exige. Il n'est donc pas tout à fait vrai, dans notre société, que plus il y a de biens disponibles, plus le standing augmente.

Nous ne pouvons pourtant pas méconnaître le danger de semblables campagnes, dont nous connaissons évidemment les dessous. Ils sont de plusieurs ordres:

1° Les charges parasitaires pèsent de plus en plus lourdement sur la production. Non pour augmenter les salaires, mais pour les maintenir; les marges bénéficiaires doivent être accrues pour couvrir les charges parasitaires croissantes, parce que les industriels ne veulent pas les prendre à leur charge en réduisant leurs bénéfices; 2° il faut compenser les pertes considérables de biens qui sont engloutis dans les conflits armés ou qui dorment comme stocks en prévision d'un élargissement des conflits; 3° enfin, il faut payer la masse toujours plus considérable du travail antisocial, impropre à la consommation. Il faut aussi payer les frais astronomiques des dernières guerres, et ceux de la prochaine qui se prépare.

Toutes les autres considérations qui sont invoquées ne visent qu'à tromper les intéressés. Et, sous cet angle, le rapport des experts du B. I. T. ne vaut pas davantage que le patron réactionnaire qui veut appliquer le travail aux pièces, parce qu'il sait qu'il peut ainsi augmenter le rendement à meilleur compte. Mais ce n'est pas du nouveau cela. Et il ne fallait pas mobiliser des professeurs pour énoncer en quarante-deux points les bases théoriques du salaire au rendement. La classe ouvrière a lutté vaillamment pour mettre fin au « sweating-system », pour humaniser le travail, pour défendre sa dignité, pour ne plus être un engrenage dans la machine à production, pour s'assurer un salaire convenable contre un travail raisonnable. Nous ne retournerons au travail aux pièces sous aucune forme.

Pourtant nous sommes prêts à nous engager dans tout système de surproductivité, à condition que des mesures soient prises en même temps pour préserver la santé physique et morale des travailleurs, que le temps de travail soit abaissé de façon à prévenir tout chômage, que le bénéfice de cette surproductivité soit partagé avec les travailleurs. Sur des bases semblables, il y a moyen de discuter. Mais nous savons qu'il n'en est pas question, puisqu'il s'agit tout simplement de suppléer à l'accroissement de la charge parasitaire qui met actuellement l'économie capitaliste en danger. Et là, nous ne sommes pas d'accord, que la proposition nous vienne du B.I.T. ou non.

Jean DE BOE.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans la première série de CONTRE-COURANT

(classées par noms d'auteurs)

ADUNATA DEI REFRATTARI. - Prisonniers de guerre, p. 81. - La peur des idées, p. 147.

AMAZIT I. - Dialogue avec les sourds, p. 61.

AMIP. - Le mondialisme, p. 92.

ARRU A. - Nouvelles discussions, vieilles discussions, p. 157.

BAILLY A. - Soit dit en passant, p. 19.

BARBÉ A. - Coué ou Pavlov? p. 47. - Autre aspect du drame nord-africain, p. 76. - Claude Content, p. 95.

BEATON-BING H. - La remilitarisation allemande, p. 40.

BEAULATON R. - De la hiérarchie, p. 22, 45. - Pour sortir de l'ornière, p. 119. - En guise d'autocritique, p. 155.

BERGÉ Ch. - Les Les jeunes pousses: I. L'enfant s'appartient, p. 72; II. Education traditionnelle et éducation nouvelles, p. 102; III. De la famille à l'école, p. 118.

BERTHIER P.-V. -Premier sourire, p. 27. - Le coup du prestige, p. 57. - Sur Gaston Couté, p. 94. - Rouvrir les frontières du commerce et supprimer celles de l'esprit, p. 99.

BIZEAU E. - Hymne, p. 118.

BOÉ J. de. - Si les hommes étaient intelligents, p. 13. - Le salaire, p. 71. - « Servir », p. 117. - La rémunération au rendement, p. 158.

BONTEMPS Ch.-Aug. - Problème de l'école? Non, stratégie de réaction sociale, p. 3.

BOUYÉ H. - Le pacifisme et la paix, p. 29. - La violence révolutionnaire, p. 43. - Enfin libres, p. 119.

BRITEL G. - La question agraire, p. 11. - Les petits paysans, p. 27.

BROWN-BRANCHE. - La condition noire aux U. S. A.: la segrégation, p. 73.

BROWN Th. - La condition noire aux U. S. A.: Bilan d'une discussion, p. 74.

CABASSON L. - Prendre nettement position, p. 158.

CELLO J. - Invitation à discuter, p. 137.

CLOVYS. - Ivresses d'Ivry, p. 106.

C. N. T. - A tous les compagnons, p. 112.

COHEN-SCALI A. - Contre le racisme, p. 138.

CONTRE-COURANT. - Réflexions sur un départ, p. 15. - A comptes, comptes et demi, p. 20. - Soyez cet ami, p. 47. - Où nous en sommes?, p. 59. - Nos comptes, p. 88. - Notre activité, p. 114. - Bilan de fin d'année, p. 146.

COUTÉ G. - La complainte des ramasseux de morts, p. 94. - Le gâs qu'a perdu l'esprit, p. 136.

DAMIANI GIGI. - L'agonie du colonialisme, p. 33. - Nécessité de la polémique idéologique, p. 145.

DAUDÉ-BANCEL A. - L'évolution du socialisme révolutionnaire, p. 131, 156.

DASSONVILLE G.-A. - L'intériorisme, p. 77.

DELATOUSCHE G. - Cultivons notre jardin (bois gravé), p. 5.

DERVIL J. - Cultes et religions: I. La création, p. 109; II. Le péché originel, p. 123; III. Trinité, incarnation, rédemption, p. 142.

DEVALDÈS M. - Le vautour et le pigeon, p. 86. - Les Saintes-Vierges de Pierre Valneuse, p. 103. - Le clochard, p. 127. - La liberté de Raspochel, p. 153.

DUVERNET L. - Double fédéralisme, p. 121.

ERNESTAN G. - Le problème de la guerre et les anarchistes, p. 69. - Les libertaires dans la mêlée, p. 125.

FABBRI L. - Libéralisme, socialisme, anarchisme, p. 97.

FEDELI U. - Pietro Gori Militant, p. 82, 107.

FRANK H. - Sur l'œuvre théorique et sociale de Rudolf Rocker, p. 133.

FROSSARD H. - Ce beau clair de lune, p. 37.

GUÉNEC M. - Le syndicalisme et les intellectuels, p. 43. - Ce que nous sommes, p. 89. - Les ouvriers contre les grèves politiques, p. 139.

HALLÉ M. - L'écho, p. 30.

HELLAS (Docteur). - Les fous, p. 106. - De l'indulgence, p. 132.

HEM DAY. - Des canons ou du beurre?, p. 24. - Du statut légal de l'objection de conscience, p. 122, 141.

HUMBERT J. - Nous sommes trop, p. 17.

IMBARD M. - Fleurs et épines, p. 147.

ISHIDA S. - Nouvelles du Japon, p. 38.

IXIGREC. - Les droits de l'individu, p. 6. - Choix d'une méthode, p. 54.

JAUZIN P. - L'anarchisme hier et aujourd'hui, p. 38. - La production superflue, p. 104.

JOYEUX M. - A propos d'organisation, p 51.

LACAZE-DUTHIERS G. - Coups d'œil sur le temps présent, p. 131.

LE MEILLOUR P. - On décore, on décore, p. 2. - Que devient le mouvement anarchiste?, p. 84. - Trois mots, p. 136. - C'est la faute aux anars, p. 155.

LESTANG R. - Réponse à Louise Duvernet, p. 139.

LEVAL G. - Précisions sur un point d'histoire: Victor Serge, p. 143; L'affaire Lefebvre, Lepetit, Vergeat, p. 151.

LOUVET L. - Entrée en matière, p. 9. - Jeunes et vieux, p. 41. - La presse anarchiste, p. 53. - Rencontre avec Van Lierde, p. 65. - Un épisode de l'action anarchiste au siècle dernier, p. 77. - Un congrès de plus!, p. 85. - Vieux souvenirs, p. 105. - Revenons à nos moutons, p. 129. - L'invité du lundi, p. 145.

MAC LOW J. - Les moyens et la fin, p. 117.

MAILLE A. - L'énergie nucléaire, p. 14. - L'indignité de la presse, p. 23. - Science et armements, p. 46, 68. - La tragédie espagnole, p. 56. - Frénésie militariste, p. 93. - Réflexions sur le référendum jamaïquain, p. 108. - A propos d'anniversaires, p. 122. - Le guêpier sarrois, p. 140. - Mobilisons nos forces, p. 152.

MAY H. - Israël, second souffle ou souffle étatique, p. 31.

MAYOUX F. - Victor Serge et l'histoire, p. 127.

MENDIONDO A. - Considérations sur l'anarchisme contemporain, p. 101.

MONTET M. - Dessin, p. 37.

MOWGLI. - Dans la jungle autoritaire: échos, p. 4, 26, 45, 52, 87, 154.

MUALDÈS P. - Propos d'un paria, p. 4, 26, 45, 52, 87, 116, 124, 154.

NOTRE CORRESPONDANCE. - Lettres, écrits, réflexions, réponses de: Granguillotte E., Parsonneau M., p. 20. - Doct. Brochard E., p. 37. - Ben Toura, p. 78. - Acharya, Jauzin, Arru, p. 91. - Ernestan, p. 104. - Hem Day, Frigério, Duval, p. 120.

PACEMULO. — Témoignage algérien, p. 21.

PAON R. - Tourisme populaire, p. 36. - La révolution est-elle une utopie?, p. 63. - L'escabeau de la gloire, p. 89.

PATORNI A. - Le pacifisme n'a pas besoin de « savants », p. 1.

PEER LAVIRGULE. - La vitrine du libraire, p. 16, 32, 63, 96, 128. - Notre presse, p. 144, 156.

PERRIER E. - Point de vue ouvrier sur la crise viticole, p. 111.

PITTER PREMYSL. - J'ai fui!, p. 35, 55.

PRUDHOMMEAUX A. - A propos des conférences publiques et contradictoires, p. 149.

PRUNIER A. - L'idée et le mouvement, p. 10. - Coup d'œil objectif, p. 49. - Leçon d'histoire à l'usage des démocrates amis de Franco, p. 67. - Cléricalisme new-yorkais, p. 113.

RASSEMBLEMENT UNIVERSEL POUR LA PAIX DU MONDE. - Manifeste, p. 152.

RELGIS E. - Libertaires et pacifistes en Roumanie, p. 12, 28, 39, 75.

ROBERT F. - Nous ne sommes pas « communistes-libertaires », p. 41.

ROY F. - Va petit soldat, p. 100.

SADIK A. - Non, Hem Day!, p. 152.

SALMON B. - Un pacifiste, p. 8. - Pan-Mun-Jom, p. 53.

SCHUYLER G. - La condition aux U. S. A.: le Noir américain, p. 73.

SNEP L. - Parachèvement de la politisation de la C.G.T., p. 79.

SOUVENANCE J. - Les purs, p. 330. - Bleu, blanc, rouge, p. 124.

STIERWALDT M. - Un tract pacifiste allemand, p. 109.

TRACTS DIVERS. - Comment ils sont morts, p. 56. - La guerre fait couler beaucoup de sang, p. 57. - Aux anarchistes de toutes tendances, p. 84. - Association des Nations Unies de Jamaïque, 92. - Centre de recherches philo-sociales, p. 134.

VÉRAN E. - Bruno Montanari, p. 108.

VINCEY G. - La famille vue par l'anarchiste, p. 59.

***. - Conséquences de l'assemblée du Mans, p. 135.

Les courants politiques, philosophiques, moraux entraînent la société vers le totalitarisme. En attendant que la dictature de droite ou de gauche, dont les méthodes sont similaires, ouvre ses camps de concentration ou procède aux exécutions sommaires, l'étatisme s'insinue partout, la natalité se veut excessive, le parti de l'Eglise sape l'école laïque, le fisc est omnipotent, la guerre exterminatrice se prépare. En la circonstance, « Contre-courant » n'a pas besoin de justifier son titre. Il se suffit à lui-même. Ce sera l'organe de tous ceux qui aspirent à la paix et à la liberté, sans arrière-pensées.

Imprimerie spéciale de *Contre-courant*,
34, rue des Bergers, Paris-15e — *Le gérant:* HAINER.